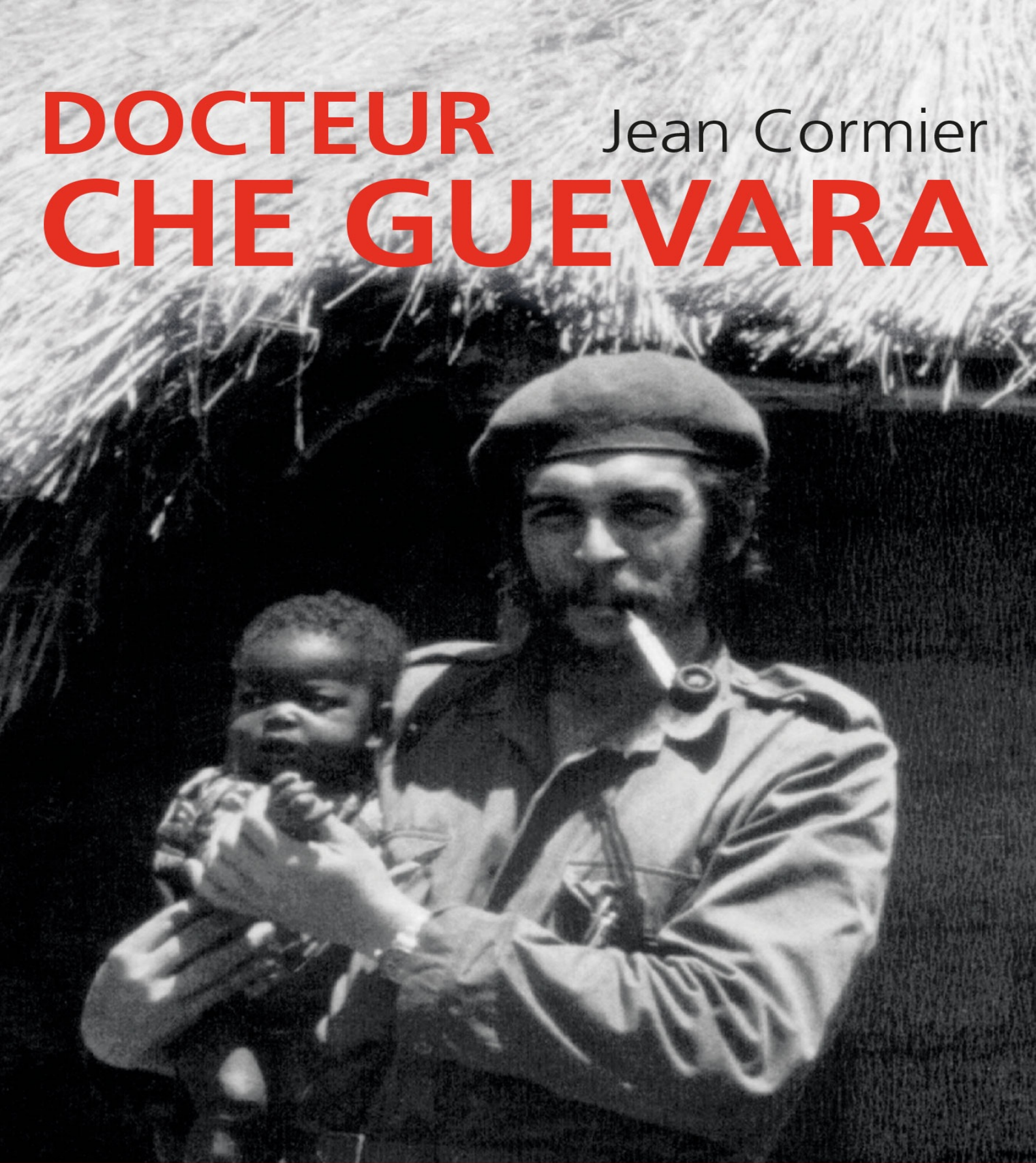


DOCTEUR CHE GUEVARA

Jean Cormier



45 ans après

éditions du
ROCHER

D O C U M E N T

DOCTEUR
CHE GUEVARA

Jean CORMIER

DOCTEUR
CHE GUEVARA

Avec la participation de Jennifer Cormier



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

défaut, il danse comme un pied ! Et, pour cause, il a la particularité d'être dysmusique, à savoir qu'il ne perçoit pas la mélodie. Ce qui l'amène à confondre valse et tango, sans l'empêcher d'apprendre des langues étrangères. Lulette guette le moment opportun pour échanger quelques paroles avec lui. Ce qui se fait en espagnol, également en français. Le Che maîtrise la langue de Molière, il en connaît les écrivains par bibliothèques (presque) entières. C'est donc, en cette nuit de bal où il regarde les autres se déhancher, un cigare entre les doigts, jouant avec les volutes tout en discutant, que le Che lui a offert la balle en question.

Le Jeannot-Jeunot que j'étais ne pouvait pas s'imaginer, l'ombre d'un instant, combien son cheminement s'en trouverait modifié. Pénétrer l'univers du Che, c'est comme changer de monde, en rejoignant quelqu'un qui a voulu le changer.

Nous rejoignit, rue Juliette Lamber, Norka, Norka-la-Guerrillera, à Paris comme mannequin, qui s'était incorporée dans la colonne du Che, la « ocho », la Ciro-Redondo, du nom d'un capitaine du « Commandante », descendu au combat. *Paris-Match* a magnifié Norka d'une double page : en tenue de bataille avec son fusil Uzi et en longue robe de chez Dior. Avec ses immenses yeux verts à la Ava Garner.

De boîte de nuit en boîte de nuit, de Montmartre à Montparnasse, en passant par Saint-Germain-des-Prés, je bringuais avec Norka et, à l'aube, je me glissais sous la couette près de Lulette ; Norka dormant sur le canapé.

Quand, en 1981, Denis Lalanne, mon grand-frère de la planète rugby, m'a demandé par téléphone si j'étais prêt à découvrir Cuba, mon « Si ! » fut si fort au téléphone qu'il aurait (presque) pu l'entendre de Biarritz d'où il m'appelait...

Sur place, dans l'île du « Caïman vert », je n'ai pas tardé à abandonner le groupe des plumitifs – le golf des Dupont de

Nemours à Varadero ne m'attirant pas franchement –, pour rester seul avec mon nouveau « compadre », Alberto Korda, le photographe de la célébrissime photo du Che qui, entre-temps, s'est marié avec Norka. Norka qui a laissé sa taille mannequin sur les bords de la Seine pour réintégrer l'armée, dans l'artillerie, avec une vingtaine de kilos de plus. En m'embrassant, elle pleura, à la fois, de joie et de tristesse. De joie, en se rappelant nos nuits au Bus Paladium, chez Castel... et les jolis moments de fraternité avec Lulette, de tristesse parce que la grande beauté qu'elle fut a cédé la place à une fort robuste dame.

Né le 14 septembre 1928, à La Havane, donc trois mois après le Che qu'il a immortalisé, Alberto Diaz Gutiérrez, dit Korda, est mort à Paris le 25 mai 2001, à 73 ans. La veille, il déjeunait chez moi dans le quartier latin avec son ultime épouse, de moins de trente ans, comme les précédentes. Il est parti, calé dans un fauteuil, un Havane dans une main, un vieux « ron » dans l'autre !

Elle, Norka, fascinant personnage mû par du sang sioux, s'est vouée à la survie des chiens et des chats sans abri. J'ai appris à La Havane, en juin 2011, que ne trouvant plus d'at-trait à sa chienne de vie, elle a, après avoir laissé filer les rubans de la déchéance, rejoint Korda dans le Grand Ailleurs. Norka-Korda, quelle association, quel duo, quelle complémentarité ! un photographe, un modèle ; un amant de la vie, une aimantée par la mort. Tous deux hantés par l'amour, avec des chemins différents pour approcher un mot qui n'avait pas le même contenu : plus physique pour Korda, plus métaphysique pour Norka.

C'est, précisément, Korda le séducteur qui m'a conduit chez Ernesto Guevara, père. Nous refaisions le monde au bar « Los Dos Hermanos » (les deux frères), dans le vieux port, quand il

m'a proposé de rencontrer le père du Che. Les bras m'en sont tombés (mon verre de « ron », non !) et la vieille Lada de Korda longea, au soleil couchant, le « Malecon », la célèbre jetée de La Havane, pour atteindre la maison « del Viejo », dans le résidentiel quartier de Miramar.

AVEC LE PÈRE DU CHE

Pendant plus de quatre heures, je l'ai écouté parler de son fils aîné et j'ai bleui au stylo à bille de grandes feuilles de papier jaune, le relançant de brèves questions. Le rugby nous a rapprochés. « Ernesto Padre » comptait parmi les fondateurs du SIC (San Isidro Club) de Buenos Aires et ses fils, Ernesto et Roberto, trois ans plus jeune que le Che, ont joué au rugby. Roberto, au centre de l'attaque, à un solide niveau, le Che, qui trainait son asthme, se contentant de vaillantes et incisives incursions à l'aile ou, encore, à la mêlée, poste de stratège où il excellait.

Parmi le solide pluriel de sports pratiqués par « Ernesto-hijo » (saut à la perche, natation en nage papillon, équitation, golf, tennis, pelote basque à pala, escalade, vol à voile, rame, football, rugby...), il excella dans celui qui laisse les muscles au repos pour utiliser le cerveau, à savoir les échecs. Là encore, c'est son père qui lui apprit à jouer alors qu'il avait six ans. Le premier Cubain qu'il approcha de sa vie est José Raúl Capablanca, qui a été champion du monde d'échecs de 1921 à 1927 et qui se produisit à Buenos Aires en 1939 où les deux Ernesto le saluèrent. En 1949 il participe à l'Olympiade universitaire de Tucuman, au nord-est de l'Argentine. Comptant, en mai 1962, au « Mémorial Capablanca » de La Havane, parmi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dénommé Mario Monje. Monje a été convoqué au Kremlin pour recevoir l'ordre de non seulement interdire aux communistes de son pays de rejoindre le Che mais, et surtout, d'empêcher les groupes de guérilleros des nations entourant la Bolivie, de le rejoindre. À savoir, Chili, Pérou, Colombie, Venezuela, Brésil, Uruguay, Paraguay et, évidemment, Argentine, le pays du Che. Plus l'Équateur, au nord-ouest.

Groupes qui s'entraînaient dans leurs pays respectifs pour préparer la Grande Offensive continentale et allumer les « focos » ; le Che se réservant l'honneur d'intervenir en Argentine...

Il fallait s'appeler Ernesto Guevara de la Serna et être le Che pour parvenir à se mettre à dos les centrales de renseignements des deux superpuissances ! Ce qui explique, en grande partie, l'échec de son plan anti-impérialiste.

À ceux qui pensent que Fidel a lâché le Che dans la ratière bolivienne du Ñancahuasú, l'avocat Roberto Guevara, le frère du Che, répond : « *Il faut savoir qu'à l'époque, en 1966-1967, Fidel avait six millions de Cubains à diriger (ils sont près du double aujourd'hui). Moscou avait la main sur Cuba et Fidel ne pouvait qu'en tenir compte... Avec son Discours d'Alger¹, puissant camouflet porté sur le Kremlin par le Che, Fidel doit se tenir sur ses gardes. Il n'en a pas moins couvert, autant que faire se peut, l'action du Che en Bolivie, cautionnant son plan de libération des pays latinos. Fidel garde toujours en travers le fait d'avoir été écarté des discussions entre Khrouchtchev et Kennedy pendant la crise des missiles d'octobre 1962 qui concernait son pays... »*

*

Raúl Roa père, qui aurait pu être le premier président du

nouveau Cuba (ce fut l'avocat Manuel Urrutia), manifesta sa hâte de féliciter le Che à son retour sur la terre cubaine pour la teneur de son décapant discours, dans lequel il dit à Alger, tout haut aux dirigeants moscovites, ce que beaucoup pensent à Cuba : qu'en fait, les Soviétiques se comportent comme des colons !

Puis, « el Comandante » lira à La Havane ce qui ressemble à un testament : « Pour créer un homme nouveau, l'homme du III^e millénaire, le Parti devra se constituer en organisation d'avant-garde (...) Laissez-moi vous dire, au risque de paraître ridicule, que le véritable révolutionnaire est guidé par de grands sentiments d'amour. »

CORRESPONDANCE ENTRE PERÓN ET MAO

Il faut maintenant choisir un endroit du monde où le Che puisse se faire oublier, utilement de préférence, après son explosif Discours d'Alger. Fidel n'a d'autre solution que de l'envoyer au Congo, en pleine Afrique, là où il n'attirera pas, loin de l'Amérique latine, l'attention des Rouges de Moscou. Des Rouges très attentifs à respecter leur contrat tacite de noningérence dans le périmètre de l'autre, les États-Unis d'Amérique. Donc, ne pas s'immiscer dans les affaires du sous-continent américain.

Quant à Alberto, pour nous le prolongement intellectuel du Che en temps de paix, il nous a ravis avec ses yeux bavards, ses espiègleries, sa bonne humeur, son humour stimulé par une sensibilité à vif. Il écourtait les « adios », par hantise du

prémonitoire.

Le cartooniste, Michel Bridenne, le croquait avec ses jambes arquées qui laissaient à croire, lui qui ne crachait pas sur la dive bouteille, qu'il était né sur un tonneau. Granado était un personnage de bande dessinée. Ainsi, l'équipe de la Pachamama, le sachant moins fringant, l'a invité à Paris en juin 2010. En même temps que Lili Galiano, tellurique lionne égalitaire (nous la retrouverons dans sa banlieue de Buenos Aires), et Olga Hammar, petit bout de femme d'une énergie redoutable qui a rejoint le Che pour faire du social à Cuba en 1960 et qui se débat toujours dans le cadre du ministère du Travail à Buenos Aires. Son mari, le journaliste Jorge Hammar a servi d'intermédiaire pour les courriers échangés entre Perón et Mao dans les années soixante. Elle écrit en 2009 dans son livre *Tozudamente* (avec entêtement) : « On attendait beaucoup de la relation politique que l'on avait avec les Chinois. À cette époque, pour nous, les gens de gauche en Argentine, Pékin c'était La Mecque. Une époque où les femmes luttaient à part égale avec les hommes, sans pour autant apparaître parmi les dirigeants ! Jorge, mon mari, est resté près d'un an en Chine, en tant que représentant du péronisme révolutionnaire. »

Olga vérifia à La Havane que ce qui se disait au sujet du Che était fondé : « C'était un séducteur né. Il parlait posément avec un accent argentin marqué, qu'il n'a jamais abandonné. Rien à voir avec l'accent cubain, déjà sa façon de parler le démarquait. »

Olga était présente quand Khrouchtchev apparut à La Havane après la séance des Nations unies du 19 septembre 1960 à New-York où il enleva sa chaussure pour taper sur la table, réclamant « un traitement "correct" pour Cuba. Toute l'île a vu la scène à la télé et, quand il a débarqué le lende-main il a été reçu comme un héros pour son geste historicocomique... »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grand esthète.

« Ces photographies sont celles d'une époque, elles sont le témoignage d'un vécu, c'est un parcours – bien qu'intermittent – dans la vie de cet homme qui synthétise, avec succès, les valeurs le plus positives de notre époque (...)

« Nous ne saurons jamais avec exactitude ce qui a été pris au photographe par le ministre, l'écrivain, le guérillero, l'homme d'État, l'ouvrier, l'érudit et le jeune mort qui, au final, ne sont qu'un seul et même homme.

« (...) Complice indispensable de ces périples, l'appareil photographique devint une arme permanente, obligée de façonner, grâce au doigt adroit sur le déclencheur, des images qui se mélangent avec sa vocation universelle d'humaniste invétéré.

« (...) Il assiste comme témoin oculaire aux multiples réalités de l'Amérique latine, quand il décide de connaître de façon directe son existence, de pouvoir se retrouver avec lui-même et de donner un sens plus profond à sa vie, en accord avec ses convictions. Il pénètre l'authenticité de l'homme américain, qu'il soit Indien, ouvrier, paysan, tous représentés à différents moments dans ses photographies (...) Les ruines de Palenqué, Uxmal, Chichen-Itza, ruines mayas qui prennent forme avec des photos dont l'image capte les détails détectés et montrés à leur avantage par un œil accoutumé à fouiller l'essence des traits remarquables ou emblématiques de l'archéologie mexicaine.

« (...) Chroniqueur de son temps (...) il n'oublia jamais son appareil photo lors des voyages effectués comme dirigeant révolutionnaire du nouveau Cuba (...) Par-dessus tout, on observe son grand humanisme pour façonner l'émouvant qui vient à la rencontre de ses pas (...) Il y ajoute aussi la recherche de nouvelles réponses devant les réalités sociales diverses, de nouveaux types d'hommes et devant l'énorme richesse du

développement scientifique et technologique rencontrée dans des pays comme le Japon ou dans des transformations profondes comme en Chine. Ces éléments constatés le nourrissaient dans son labeur révolutionnaire. On ne doit pas oublier que beaucoup de photos prises durant ces voyages lui servaient de support visuel pour les articles de journaux ou chroniques qu'il publia dans son souci d'informer, d'éduquer et de transformer le peuple au vu des changements qui s'amorçaient dans le processus révolutionnaire cubain. »

AVEC LE LEICA DE ROGER PIC

Dans un album, réalisé pour accompagner l'exposition photos de mai 2003 au musée du Montparnasse, pour les soixante-quinze ans de la naissance du Che, album intitulé *Par les photographes de la Révolution cubaine*, l'association « Pachamama » a fait venir à Paris Raúl Corrales, Chinolope, Roberto Salas, Projecto Romero, l'incontournable Livorio Noval, Figueroa qui représentait Korda, son papa-photos, encore le Suisse de l'agence Magnum René Burri et Roger Pic, décédé le 3 décembre 2001, auquel nous avons dédié l'exposition placée dans ce refuge du vieux Montparnasse, dans l'allée du 21 avenue du Maine, qu'il a su protéger des démolisseurs. En prêtant son Leica au Che, Roger s'est laissé aller à penser que ce serait top si le manipulateur appuyait. Mais Roger n'a pas eu la Photo rêvée... Par contre son image en couleur du « Commandante », avec, précisément, « son » Leica en mains (lui, shootant avec un second Leica), est bavarde sur le connaisseur en matière photographique qu'est le Che qui épluche du regard l'appareil qu'il a dans les mains. Avec, sur

son béret l'étoile dorée et non rouge comme cela a été dit, la fameuse étoile taillée par Oris Zaldivar, l'armurier de la troupe, que Celia Sanchez lui a remise, le 21 juillet 1958, dans une hutte de la Sierra Maestra à la demande de Fidel.

Album photos qui a servi de catalogue à l'exposition « l'Étoile du Che », laquelle a voyagé de Paris vers La Rochelle puis Bayonne. Poursuivi par une escapade (seulement quelques photos) à Larrau, en Haute-Soule au Pays basque, dans le tabac-buvette Carricaburu où la fête, avec les photographes Noval et Burri, plus « el Petiso » Granado, toujours dans les bons coups, a été chaude ! Album qu'ouvre grand angle Alberto Granado en titrant *Le Che et la Sensibilité* :

« Des vertus composant la personnalité d'Ernesto, je crois que l'une des plus importantes est la grande sensibilité qui l'a accompagné toute sa vie (...) Cet amour pour son prochain l'a poussé à vouloir changer l'ordre établi par un autre, plus juste, plus humain. Son activité de guérillero, à Cuba, au Congo et en Bolivie, l'a amené à réaliser des faits héroïques pour sauver des vies, celles de ses amis et, parfois, aussi, de ses ennemis.

« Mais du Che subsiste un autre genre de sensibilité que seul son contact, direct et continu, permettait de déceler : la capacité de séparer ce qui était beau de ce qui était laid (...) Cette facette de sa personnalité s'illustra dans son goût pour la photographie qui lui permit de révéler les différences. »

Quand René Burri photographie le Che en janvier 1963, à La Havane, dans son bureau du ministère des Industries, le pays est en état de guerre avec les États-Unis, suite à la crise des fusées. Burri accompagne la journaliste Laura Bergquist, pour *Look Magazine*.

« Ces deux heures d'entretien furent d'une tension extrême. Non seulement la journaliste représente l'ennemi yankee détesté mais pratique son métier à l'américaine, avec des questions-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

minimiser les effets de son asthme. Là, il ne manque pas de s'intéresser à tout ce qui pousse et vivifie le jardin, légumes, plantes, arbres qu'il escalade dès que ses muscles le lui permettent. Jardin au fond duquel le guérillero en herbe qu'il est joue à la guerre, se plaçant, à huit ans, en 1936, toujours du côté des républicains espagnols contre les franquistes. « Époque où il commence à lire Pablo Neruda », précisera son père. En découvrant le poète chilien avec *La Chanson de la fête*, écrite en 1921 quand il avait 17 ans. En cette année terrible pour l'Espagne qu'a été 1936, où García Lorca est fusillé en août, Neruda commence à écrire *L'Espagne au cœur*.

UNE MÈRE DE CULTURE FRANÇAISE

Alors que son père travaille, en tant qu'architecte-ingénieur civil, à la construction d'un golf, et fait en sorte que les ouvriers soient payés décemment, son aîné bat la campagne avec les fils de paysans ou les « péones », les ouvriers, Indiens guarani, eux qui connaissent les oiseaux, les animaux, qu'ils soient domestiqués ou non... Ernesto est, ainsi, à l'école de la nature dont les chemins buissonniers valent les livres les plus accomplis. Il dira : « la plus belle université, c'est la "Pachamama" », et restera à son écoute. « Pachamama », ce nom andin qu'il respectait si profondément. « *La nuit, il lisait, le jour il s'imprégnait de tout ce qu'il voyait et entendait. C'est vrai, il dormait peu...* » dira « el Petiso » qui a passé tant de temps avec lui. Sachant qu'une sensibilité à vif doublée d'une aversion quasi malade pour le mensonge amenaient Ernesto à prendre des décisions drastiques. Quand, en 1943, Alberto Granado est incarcéré pour ses activités d'étudiant gauchiste,

Ernesto refuse de se joindre à Tomas, frère d'Alberto, et au groupe de compagnons qui partent manifester sur la place centrale pour la libération des détenus. À quinze ans, il rétorque : « J'y vais si on me donne un revolver, sans arme ça ne sert à rien. Donc, je ne bouge pas... »

Fin 1947, à 19 ans, alors qu'il a commencé ses études de médecine, Ernesto fera connaissance de Berta Gilda Infante, connue comme Tita. Membre de la Jeunesse communiste argentine, elle attire son attention sur les écrits de Marx, et tous deux discutent de la réalité politique de l'époque. Tita, qui se spécialise à Paris en neurologie et psychiatrie, possède un rôle déclencheur dans l'évolution politique du Che qui entretiendra avec elle une correspondance suivie.

Comme ils étaient antifranquistes durant la guerre civile espagnole, les Guevara sont antinazis durant la seconde guerre mondiale. Ils suivent de près les événements d'une Argentine qui a fricoté avec l'Allemagne hitlérienne. En précisant que, sur les quelque 35 000 étrangers qui ont combattu avec les républicains, il y eut plus d'un millier de Cubains. Ce que ne pouvaient, évidemment, pas savoir les Guevara.

Au moment de la Grande Guerre, Celia ressentait une telle admiration pour la culture française qu'elle chantait la chanson des partisans en français et l'*Internationale* dans la langue de Voltaire, n'en connaissant pas les paroles en espagnol. Admiratrice de Sartre, elle dévorait les livres de Simone de Beauvoir, notamment *Le Deuxième Sexe*.

Le 25 août 1944, jour de la Libération de Paris, la mère du futur Che entonne *la Marseillaise* qu'elle connaît par cœur. Véritable égérie, Celia n'est pas simple à contrôler. Le 23 septembre de cette même année 1944, elle participe à une manifestation contre le gouvernement militaire de son pays et, alors que la cavalerie charge, elle hurle : « Gestapo !

Cosaques ! » Puis, lorsqu'un manifestant crie en faveur de Perón, elle rétorque par un furieux « Mort à Perón ! » et se fait arrêter... La personnalité de Celia est si marquante qu'au sein du groupe politisé qu'elle anime, elle est surnommée « la reine des abeilles ».

S'il décidera de faire médecine, Ernesto son incontrôlable fils, garde, dans sa tête de pioche, l'obsession d'arpenter « la Pachamama ». La plupart des livres qu'il a parcourus, d'Eschyle à Hugo, l'incitent à aller toujours plus loin, en utilisant cerveau et corps, neurones et plantes des pieds... en découvrant, au fil des chemins, des plantes sur pied. Comme le démontrera le voyage initiatique qu'il effectuera avec son frère de sens, « el Petiso Granado ». Mais avant, comme une mise en jambes, il y aura une première escapade...

Surnommé « Gitan sédentaire » par le Che, Alberto Granado écrira : « Pour me rejoindre fin février 1950, dans un coin aussi reculé que San Francisco del Chañar, où je travaillais dans une léproserie, à 200 km au nord de Cordoba, il fallait s'appeler Ernesto Guevara pour venir de Buenos Aires, après avoir traversé huit de nos vingt-quatre provinces en deux mois ; il était parti le 1^{er} janvier... »

Quand l'étudiant en médecine débarqua à bicyclette, sur laquelle il avait greffé un petit moteur, empoussiéré, avec des hublots d'homme grenouille en guise de lunettes et « un pneu en bandoulière comme un cor de chasse », Alberto poussa un cri de surprise, quand Ernesto enlève son casque : « Pelao ! » (chauve) ... « Il était tombé en route sur un prétendu coiffeur, un saisonnier errant, se rappelle-t-il, qui l'avait tellement massacré qu'il lui demanda d'achever le travail... » Ainsi, après « Fuser », Ernesto est-il affublé d'un second surnom, « el Pelao » !

C'est là, durant les vacances estivales du début d'année

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'Iquitos et c'est l'embarquement à bord du *Cisne*, où, donnés en pâture aux moustiques, nos Pachamaméens se laissent glisser vers San Pablo, dont la léproserie est un des buts prioritaires qu'ils se sont fixés.

Comparé au pouilleux nid de condors de Huambo, ici c'est le quasi-luxe pour des malades que Fuser et Mial accompagneront onze jours durant. « Ils vivent à six cents dans leur petites maisons typiques de la forêt, chacun étant indépendant, faisant ce qui lui plaît, exerçant librement sa profession, au sein d'une organisation qui a suivi son propre rythme et ses propres caractéristiques. Il y a un délégué, un juge, un policier, etc. Le respect qu'ils portent au Dr Bresciani, médecin directeur de la colonie, est indéniable. On constate vite qu'il est le coordinateur, à la fois le parapet protecteur et le trait d'union entre les groupes qui se querellent », rappelle le (presque) docteur Guevara.

Moment où Bresciani préparait une minutieuse étude des formes nerveuses de la lèpre de cette zone sur quatre cents cas. « Un travail du plus haut intérêt, vu la fréquence de l'attaque du système nerveux des différentes formes de lèpre de cette zone. »

C'est, dans ce cadre surréaliste, au milieu d'humains en pièces détachées, parmi des pratiquants qui se donnent totalement à leur sacerdotale mission, qu'Ernesto souffle ses 24 bougies, parlant de lui dans son carnet de voyage comme « le petit Untel ». Alberto craquant sur le « pisco », eau-de-vie de raisin qui a vite raison de la résistance à l'alcool !

Le lendemain, match de foot avec les lépreux, dont les plus touchés ont été désenturbannés, ce qui interpelle les docteurs en place. Pour les visiteurs, on le rappelle, la maladie n'est pas contagieuse... Un *bis repetita* de ce qu'ils avaient proposé à San Francisco del Chañar qui emballe littéralement les plus handicapés qui se sentent des ailes.

Dans son cahier de voyage Ernesto ne mentionne pas qu'il a sauvé, en l'opérant – sa première opération –, le dénommé Silvio Lazano qui racontera lui-même : « *Les médecins m'avaient condamné quand un jeune docteur m'a rendu visite. Il me prit la main, la palpa et me dit : "Le nerf est touché, il faut opérer... J'ai hurlé à la mort lorsqu'il glissa deux aiguilles dans la plaie. Avant de m'évanouir en cherchant son regard. Il m'a ramené à la vie... Plus tard, devenu ministre de l'économie cubaine, il m'a écrit pour me demander des nouvelles. Il était devenu le Che ! " »*

Après s'être plongé dans un texte de García Lorca, Ernesto constata que le radeau, qui sera baptisé *Mambo-Tango* (rythme cubain associé à la danse argentine), était prêt. Un frêle esquif pour se lancer à l'assaut du fleuve-océan, de la pure folie... Suite à de déchirants adieux qu'Ernesto contera à sa mère dans un courrier posté plus tard, où il détaillera combien l'ont marqué les moments passés avec ses nouveaux amis, les lépreux de San Pablo. Des êtres humains démantibulés, torturés par la maladie auxquels, avec « Mial » ils ont fait, sur le grand terrain de la vie, la plus belle passe possible, une passe nommée espoir !

Puis, avec le *Mambo-Tango*, qui aurait pu s'appeler *À la grâce de Dieu*, l'équipage de bande dessinée tangua, en redoutant, plus encore que les crocodiles, de prendre un tronc d'arbre en perdition de plein fouet, jusqu'aux ports fluviaux faisant frontière avec trois pays : Santa Rosa-Pérou, Tabatinga-Brésil et Leticia-Colombie. Ce qui permet à Ernesto de découvrir le seul autre point d'Amérique du Sud où trois pays se rencontrent ; le premier étant Iguazu, précisément dans la région où il a été conçu, aux confins de l'Argentine, de l'Uruguay et du Brésil.

Caracas est atteint le 18 juillet 1952 où l'on retiendra la réplique de Fuser à un journaliste qui assurait qu'il est

regrettable que les Argentins aient battu les Anglais en 1806, sinon on parlerait anglais de l'Alaska à la Terre de Feu... « Pour ma part, je préfère être un Indien analphabète qu'un Nord-Américain millionnaire !... » En rappelant qu'il a affirmé être du côté des Indiens, tous les Indiens, qu'ils soient d'Amazonie, Peaux-Rouges du Nord, ou les descendants des Incas, Aztèques et Mayas, tous ceux qu'ils considèrent comme les « vrais Américains ».

BACK HOME VIA MIAMI !

Le 26 juillet au matin, les destins des deux aventuriers se séparent. Momentanément... Mial prendra place dans un laboratoire de la capitale vénézuélienne, comme il le souhaitait. Il restera huit ans au Venezuela, à travailler essentiellement sur la lèpre et ses trois types : « lépromateuse, tuberculoïde et la troisième reconnaissable à l'état de fièvre qu'elle déclenche ». Quant à Fuser, il prendra un avion qui le fera passer par Miami afin d'y délester une cargaison de chevaux de course que le propriétaire du vieux Douglas allait troquer contre des chevaux américains pour les vendre à Maracaibo (Venezuela)... L'avion étant en panne, il fallut patienter un mois chez les Gringos pour remettre l'un des deux moteurs en état de fonctionnement. Avant de rentrer (enfin) à Buenos Aires au milieu des caisses de fruits qui ont remplacé les quadrupèdes... Buenos Aires où Ernesto pourra en finir avec ses études de médecine...

« Ce fut pour lui une course folle contre la montre car Ernesto s'était fixé de passer son doctorat avant mai 1953, notera "Ernesto Padre". Comme il n'abandonnait pas ses travaux en laboratoire avec le professeur Salvador Pisani, la tâche

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

provoquent un tel acte. Cela passe par l'éducation... » Ce qui rejoint Mandela : « L'éducation est l'arme la plus puissante que vous pouvez utiliser pour changer le monde. »

Dans l'optique de la préparation d'un documentaire sur le Che – où son petit-fils, Canek, fils aîné d'Hildita, est impliqué avec « el Capitan Descalzo » –, j'avais demandé à ma propre mère, Engrace Eyheraguibel, dite Chachie, de porter, à quatre-vingts ans, des lettres aux guérilleros du Che, toujours là, dans la Sierra, afin de les prévenir que nous viendrions les filmer avec le caméraman Diaz-junior qui n'était autre que le fils de Korda. Occasion de retrouver Hélio Vitier, descendant d'un corsaire français, avec lequel j'ai longtemps communiqué par courrier postal. Les deux « guajiros » (paysans) prévenus du tournage avec les moyens du bord – l'interdiction de filmer pesant sur la zone du Turquino, la montagne sacrée de la révolution, là où Fidel avait son campement –, compliqua singulièrement nos affaires. Ce qui n'empêcha pas Manal et Algimiro, les deux guérilleros prévenus par ma mère, de rappeler que le Che montait une mule blanche dans la région de la Otilia et qu'ils l'ont vu refuser de manger pour donner sa part à plus affamé que lui.

Dans les premiers jours de l'après « triunfo de la Revolución », les parents du Che retrouvent « Ernesto segundo », plus de six ans après son départ en train avec Calica Ferrer. Quand « el Viejo » se hasarde à lui demander s'il va rentrer au pays pour exercer sa profession de médecin, « el Commandante » lui répond : « Écoute “Viejo”, comme on s'appelle pareil, tu mets, à l'entrée de ton bureau, une plaque de “medico” à ton nom et tu peux commencer à tuer les gens sans aucun risque !... »

En avril 1961, le Che écrira ces mots lourds de sens, toujours d'actualité de par le monde :

« Le phénomène des bas salaires et du chômage est un cercle vicieux qui permet des salaires encore plus bas et un chômage encore plus grand, à mesure que les contradictions du système s'aiguisent. Toujours à la merci des fluctuations économiques, il crée un dénominateur commun – que nous imprimons en majuscules – c'est LA FAIM DES HOMMES – ; la lassitude d'être opprimé, persécuté, exploité à l'extrême ; la lassitude de vendre sa capacité de travail à vil prix, au jour le jour (devant le danger de grossir les rangs des chômeurs), pour que le maximum de profit puisse être soutiré de chaque corps humain et être gaspillé dans le luxe par les détenteurs du capital. »

Ce qui l'amène en 1965, dans *Le Socialisme et l'Homme de Cuba*, à livrer le fond de sa pensée :

« En régime communiste, malgré son apparente standardisation, l'homme est plus complet ; malgré l'absence d'un mécanisme parfaitement adapté, sa possibilité de s'exprimer et de peser dans l'appareil social est infiniment plus grande.

« D'où la nécessité de créer un Homme Nouveau qui ne soit ni celui du XIX^e, ni celui de notre siècle décadent et pourri.

« C'est l'Homme du XXI^e siècle que nous devons créer, bien que ce ne soit qu'une aspiration subjective et non systématisée. »

DANS LES BORDELS AFRICAINS

Durant l'épisode peu glorieux du Congo (avril-novembre 1965), le Che entendra parler d'un certain docteur qui serait français et qui allège les souffrances avec des extraits de plantes... De fait, Jean-Pierre Willem, dit « le Médecin aux

pieds nus » (du nom des médecins chinois qui soignaient dans les rizières du temps de Mao), est effectivement français, des Ardennes, il soigne l'ulcère dit phagédénique ou tropical, un ulcère nécrosant qui ne cicatrise pas et rappelle les lésions des lépreux. Le médecin cubano-argentin veut connaître sa technique. Le docteur Willem se présente comme un fou de la justice, que l'injustice rend malade.

L'adolescent Freddy, garçon de confiance du Che, auquel il enseigne le swahili, se présente devant « le Médecin aux pieds nus »¹ à Ruhengeri dans le nord du Rwanda, pour lui proposer de rencontrer Tatu (nom de guerre du Che au Congo), dans la banlieue de Bukavu, à trois cents kilomètres de là. Ce qui se fera dans une maison dite close, en fait ouverte à tous les vents de la brousse et des chaudes pistes... là où les maladies vénériennes sont légion !

À Paris, dans sa tanière de l'interminable rue de Vaugirard, le docteur Jean-Pierre Willem reçoit ses patients sous les toits du 15^e arrondissement, où l'on se hisse à la force du jarret pour consulter l'ermite. Un personnage à la stature du Général de Gaulle, avec un faux air de Bourvil, qui, s'il sait rigoler avec son œil bleu qui ne rate rien, est un monsieur dont la vie, d'une incroyable densité, force le respect.

« Un copain chasseur de buffles, fera la jonction avec sa jeep. Le Che était habillé en planteur, chemise claire et pantalon de toile. On s'est jaugé, le fait que j'étais plus grand que lui n'a pas changé grand-chose. La conversation s'est engagée en français. Belle gueule à la Clark Gable, d'un caractère trempé, il allait droit au but. Il m'a d'abord confirmé pourquoi il tenait à me rencontrer. Je lui ai expliqué comment des huiles essentielles tirées d'une des quelque deux cents variétés d'eucalyptus de la région permettait de cautériser ces plaies suintantes et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fait que le grand voisin du Nord se soit pris les pieds dans le tapis du plus grand casino de la terre, casino qu'il a considérablement aidé à construire, la nébuleuse dollar, en tenant, longtemps, le rôle de banquier du monde. Un étudiant se contente de dire : « Ils vont comprendre ce que c'est que d'avoir un pouvoir d'achat qui se réduit... » À la vérité, le mot « pouvoir d'achat » n'est pas en phase avec la réalité cubaine où le peuple se débat avec un minimum de moyens pour tenir le choc ; l'effondrement du système soviétique, plus « el bloqueo » américain, laissant les Cubains face à eux-mêmes...

Le premier des impliqués dans le projet de la ferme de Jovellanos que je rencontre à La Havane est Greco Cid, le fils de Guillermo Cid, austère et rigoureux chercheur, né le 26 mai 1904 à Orense, Galicia (Espagne) et décédé le 6 janvier 1997, à près de 93 ans : l'ingénieur agronome auquel le Che a confié le projet d'ouvrir « la estación Ciro Redondo » à Jovellanos. Avec un cinquantième anniversaire, célébré en janvier 2012, par les rescapés du projet initial, plus les défenseurs du projet modernisé et quelques sympathisants dont Inti Gutiérrez Urquiza, le Franco-Chilien convaincu qu'il faut lui donner une dimension internationale.

Les cheveux ramassés en queue de cheval, élancé, solide, 58 ans, « el Greco » est de ces Cubains purs et durs qui gardent la foi dans l'avenir. Contre cyclones et raz de marées !

À l'étage d'un immeuble où tout paraît précaire, avec, somme toute insolites, des compteurs à gaz installés sur le palier comme les œuvres d'un art ouvrier plutôt respectable, Greco nous montre un appareil bizarre que lui a laissé son père : « Il permet de savoir si la canne à sucre est mûre... » « El refractometro » marqué « Ernesto Guevara », attire l'œil de Livorio Noval, l'un des photographes les plus respectés du pays dont il accompagne l'Histoire depuis 1959.

« C'est, effectivement, mon père Guillermo Cid, qui en 1962, proposa au Che, d'utiliser "la finca Maria Luisa" riche de 42 caballerias (l'équivalent de 564 hectares), à Jovellanos. Il connaissait ce lieu depuis les années cinquante et savait ce qu'il en était de ses sols. Il l'a donc choisie pour créer une unité expérimentale agricole et, aussi, pour les animaux de bouche. En évaluant le potentiel économique de la partie botanique, le Che a donné une autre dimension à l'aventure : utiliser les plantes pour soigner les malades. Donc, d'une part l'agro-industriel et, de l'autre, la partie plantes médicinales. Après s'être rendu sur le lieu et avoir vérifié la viabilité des sols, le Che, convaincu, lui a donné le feu vert pour rendre productif le lieu avec une économie fermée car tournée vers la recherche... »

Ingénieur agronome comme son père, spécialiste en sols, Greco ne peut s'empêcher de sourire à la vie : « Elle réserve toujours de curieuses surprises... Regarde, toi (il me parle), tu es reçu ici à La Havane, par Raúl Roa qui est précisément l'homme qui a permis à plusieurs plantes, dont le fameux « moringa oleifera », nom utilisé par les botanistes, le café arabica, plus d'autres plantes, de parvenir à La Havane en provenance du Brésil, pour être plantées à Jovellanos. Eh oui, c'est, Raúl Roa, alors notre ambassadeur au Brésil, qui les a fait sortir de ce pays... »

Le sémillant señor Roa confirmant les propos du fils Cid : « Les militaires venaient de prendre le pouvoir le 1^{er} avril 1964 et, bien sûr, en tant qu'ambassadeur de Cuba-la-Révolutionnaire, je n'étais plus en odeur de sainteté. Comme il n'était pas question d'envoyer les pousses et les graines par avion, j'ai arrangé un passage-bateau pour le chargement de Cid... »

Côté brésilien, il sera précisé que l'alors gouverneur du Pernambouc à Recife, Miguel Arraes, homme de gauche qui s'exilera en Algérie, a aidé au rapatriement des plantes. *« Le premier débarquement de plantes en provenance de l'Amazonie brésilienne et aussi du Mato Grosso s'est réalisé courant 1963, par avion sans passager, avion de fret si vous voulez »*, avance Greco qui précise : *« D'ailleurs, nous avons toujours des arcs, des flèches et, aussi, des éventails fabriqués avec des plumes, conservés des expéditions de mon père en Amazonie. C'est le Brésilien Dutra, biochimiste de João Pessoa (capitale du Paraíba, dans le Nord-Est), membre du PC brésilien, qui l'a aidé dans ses recherches de plantes pour les sortir de leur milieu naturel et les acheminer vers Cuba. Dutra a fait partie de l'équipe des scientifiques qui ont travaillé avec ma mère Cora pour le Che à La Havane... »*

« Dutra a permis à mon père de rentrer en contact avec les centres d'investigation brésiliens qui travaillaient scientifiquement sur les plantes et, ainsi, de collaborer avec leurs chercheurs. Avant de se marier à La Havane avec la grande artiste Gina Cabrera, au départ de la télévision cubaine. Mon père, quant à lui, avait été nommé avant la révolution, membre à vie de "National Geographic Society", ce qui lui a permis d'avoir accès aux archives et d'en tirer des informations. »

Greco en profitant pour citer les fameuses plantes venues du Brésil : *« Certes "la moringa", aussi "la lippia", herbe sacrée des Aztèques, le café arabica, el pino macho (le pin mâle), le cartamus, le palmier dit africain, la carna uva (un type de palmier), le ramié, un autre type de sabila (aloe) que celui qui existe à Cuba et soigne l'eczéma... En précisant que le mot oleifera qui accompagne "la moringa" signifie l'huile puisque ce type de moringa en donne beaucoup. »*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le visage de Cora s'assombrit : *« Quand le Che est parti, tout s'est arrêté... »* Comprendre que la fin du Che a marqué la fin du travail scientifique accompli dans le prolongement de *« la finca medicinal de Jovellanos »*. Aussi regrettable que dommageable pour le peuple cubain !

Cora la Centenaire assurant à propos du Che : *« Il était, là aussi, dans le domaine scientifique, un visionnaire. Il croyait dans les plantes, il pensait qu'elles allaient sauver des êtres humains, certes en préservant leur vie mais, aussi, en participant à leur nutrition. Il l'a d'ailleurs écrit dans un rapport. »*

De ses propres expériences, Cora rappelle :

« On a isolé 71 alcaloïdes (molécules organiques), différents de la pervenche de Madagascar. En priorité la vinblastine et la vincristine, des antimitotiques puissants qui inhibent la division cellulaire anarchique, donc directement liés au cancer.

« Du travail sur les alcaloïdes me revenait la partie concernant les souris, auxquelles nous inoculions des cellules contaminées. Des petits kystes apparaissaient, nous les traitions, les faisons disparaître mais ils revenaient. Nous étions sur la bonne voie...

« Il est aujourd'hui établi que "la moringa" aide à renforcer le système immunitaire. Ses nutriments contribuent notamment à ralentir l'avancée de la maladie chez les patients atteints du SIDA. »

La dame au regard bleu, légèrement délavé par le temps, remonte à la genèse de l'histoire de *« la Ciro Redondo »* :

« On est venu prévenir mon mari que le Che voulait lui parler. Il l'a vu au ministère des Industries et il est rentré pour se mettre à écrire... À cinq heures du matin, le projet était prêt... »

Concluant avec cette constatation :

« Aujourd'hui, il manque un Che derrière le projet pour lui donner l'impulsion nécessaire à sa relance. Même si, d'après ce que je sais, il y a de bonnes volontés qui se bougent... »

PRADO SOIGNE PAR LES PLANTES

Dans un Cuba où, quarante-cinq ans après sa mort, les habitations sans portrait « del Commandante » sont rares, « le projet de la finca médicinale de Jovellanos » ressuscite. Une chaîne de solidarité, composée de gens conséquents, lui redonne vie. Avec, en volonté mobilisante, un personnage qui se révèle particulièrement attachant dès lors qu'on lui a mis la main dessus : Guillermo Prado. Docteur en médecine naturelle, généraliste et ostéopathe, il déborde d'énergie, rempli d'idées, tenace, il est le fer de lance du projet.

Dans la force de l'âge (48 ans), ce gaillard au regard franc a été marqué par son passage au Vietman. D'abord par le peuple vietnamien qu'il admire et auquel il trouve des similitudes avec le peuple cubain. Se préparant à saluer, le 25 août 2011, le siècle du général Vo Nguyen Giap, l'homme qui a défait les Français à Dien Bien Phu en 1954.

« Au Vietnam, j'ai appris l'acuponcture qui vient de Chine, aussi l'utilisation des plantes et leur passage dans la pharmacie. D'où ma spécialisation en médecine naturelle. »

Il rappelle qu'en 1992, est venue Lena, scientifique chinoise qui a travaillé sur l'épuration des sols, aussi sur les huiles essentielles en partant de « la moringa » et sur la photosynthèse ; création d'énergie à partir du soleil.

Prado est passé par la France, l'Allemagne et l'Espagne pour

bonifier ses connaissances médicinales, en ostéopathie en particulier, d'où son lien avec Inti Gutiérrez Urquiza. Travaillant également sur les essences essentielles, Guillermo Prado s'appuie sur les propres paroles du Che, prononcées en 1962 : *« Si les Américains du Nord ont pris les tropiques, notamment Cuba, comme base de développement, au siècle précédent, cela prouve la richesse qui s'y trouve. Alors, pourquoi ne pas nous en servir et en faire profiter le peuple cubain !... »*

« J'espère que, dans vingt ans, on pourra nous accuser de ceci ou cela mais pas de myopie !... »

Au sujet du Che, Prado relève ce détail : *« Il bourrait sa pipe, celle qui est ici au musée de Jovellanos, de « yagruma » (arbre cubain qui rivalise avec le palmier pour le titre d'arbre national), dont les feuilles séchées remplaçaient le tabac et soulageaient son asthme. »* Avant d'affirmer : *« Le Che avait une vision globale, il pensait au devenir de ce qu'il entreprenait. Le cas, bien sûr, pour Jovellanos... »*

Puis, notre médecin quasi ubiquiste tant il se démultiplie pour son prochain, y va de son couplet sur le moringa : *« Depuis l'an 2000, il s'agit d'un arbre qui permet de combattre le problème alimentaire en Afrique, le terrible fléau de la malnutrition dans "la corne" du continent. Si on le redécouvre de nos jours à Cuba, il ne faut pas oublier que c'est le Che qui l'a fait venir avec son invraisemblable nombre de vertus... Effectivement, anticancéreuse avec ses stéroïdes. « La moringa » est nutritive, source de calcium, elle alimente la flore digestive... Les Américains du Nord l'ont d'ailleurs enregistré sur le FEDA (Federal Drogues Administration). »*

L'apologie du moringa se poursuit. Évoquer son nom à répétition m'incite à penser quel joli nom pour une danse cela ferait. *« La Moringa »* après *La Lambada...* *« Que viva los moringueros, carajo ! »*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui comptait des hommes formés par le Che dans la Sierra Maestra.

« Quand nous étions en classe au Castillo del Morro, le Che nous suivait de près pour vérifier si nous apprenions bien. Il nous parlait de son “homme nouveau”, on l’écoutait avec respect. On se serait fait hacher pour lui. Il était intéressé par les préoccupations de chacun. Quand j’ai rejoint le groupe de Jovellanos, comme les autres incorporés j’ai reçu une chemise, un pantalon et une paire de chaussures. Un jour, il piqua Varela en lui lançant, alors qu’il peignait la façade de sa maison : “Tu attends de la visite ?”... »

Ces cinq-là restent unis comme les doigts de la main, orgueilleux de leur passé à « la finca », rêvant de connaître « la Ciro Redondo » réactivée...

Il faut savoir qu’une fois le Che disparu, ses ennemis politiques, les pro-Kremlin, les communistes à l’ancienne, s’empressèrent de saboter son travail. Ceci expliquant la mise quasiment en jachère de « la Ciro Redondo » !

UN FRÈRE DU CHE À SACLAY

À quelque distance de là, l’élancé Pancho, le frère de Coco, sue pour déterrer des racines de moringa dans les profondeurs d’un sol, en cet endroit précis, particulièrement rebelle. Sculpture naturelle, cette grosse racine deviendra une huile essentielle utilisée, entre autres, pour lutter contre le cancer de la prostate. Pancho œuvre sans relâche au service de la médecine verte. Aussi dans l’espoir que le « projet » finisse par aboutir. Milvia qui en est en charge pour la communauté, explique : *« Parmi les actions, préparées en accord avec les étudiants de*

la communauté de Jovellanos, il y a les semailles de plantes médicinales et curatives offrant à la population des produits qui peuvent être consommés de façons différentes : légumes, en capsule, en sirop, infusion... Avec la plantation d'arbres de haute futaie pour protéger l'écosystème et, aussi, des plantes ornementales. Créer une culture alimentaire et des suppléments nutritifs naturels qui bonifient la santé, élaborée par le personnel à ces fins.

« Extraction des huiles essentielles des plantes pour l'élaboration de savon dit médicinal, de crèmes... Incorporer l'ostéopathie dans le cursus des médecins de la ville. »

*

Découvrir la Matanzas permet de constater combien le docteur Che Guevara a marqué la région de son empreinte. En plus d'y avoir implanté « la Ciro Redondo », il a utilisé l'eau revitalisante de San Miguel de los Baños, la Vichy locale, petit paradis des gens aisés de l'avant-révolution, pour y envoyer se revigorer, entre autres, les employés du ministère des Industries. María Elena Lopez Camacho, l'historienne de Jovellanos, précisant : « Le Che qui est d'abord venu seul à l'hôtel Villaverde, un hôtel en bois qui lui plaisait, a réquisitionné le grand hôtel Balneario pour y placer jusqu'à 70 fonctionnaires qui jouissaient là de congés payés. Parmi eux, des mineurs de cuivre de Santiago de Cuba qui venaient se refaire une santé. Au début du 19^e siècle les esclaves noirs savaient des vertus de l'eau de San Miguel qui soignait leurs ulcères... »

Au propriétaire de l'hôtel qui s'inquiétait de savoir quel style de clientèle viendrait, le Che rétorqua : « Regarde, tu peux être tranquille, nous ne fermerons les portes à personne, ce que nous voulons, c'est les ouvrir à ceux qui ne pouvaient pas

rentrer ici... »

*

Loin des petits miracles de San Miguel de los Baños, j'ai été confronté, début 2012, à une vision tombée du ciel : un Parisien nommé Ramon Guevara, le demi-frère du Che ! Il avait 17 ans en 1992, quand il a connu Guillermo Cid à La Havane...

« On accédait chez lui par une petite plantation où Guillermo utilisait de la matière organique pour faire pousser, en composteurs, les légumes nécessaires à son quotidien et à celui de sa femme Cora, tomates, carottes, salades... sous une tonnelle égayée par une treille.

« C'est là, dans ce lieu d'expérimentation où il vivait, que je l'ai découvert. Sa claire maison du Vedado, était, en fait, une bibliothèque. Des montagnes de livres. Il fallait se frayer un passage parmi eux pour avancer. Des livres de sciences diverses, de biologie principalement. Homme de vaste culture, Guillermo Cid ne parlait jamais de politique. Il m'a raconté qu'un jour, le Che l'a impliqué dans le projet de « la granja », la ferme, de Jovellanos. Lui demandant de préparer une liste de produits agricoles tropicaux pour les améliorer. En particulier, les plantes que l'on mange sur le principe qu'une pomme a, derrière elle, des milliers d'années d'évolution due à l'homme qui l'a fait pousser, à l'instar du chien dont la race a évolué avec le temps au contact de l'homme. S'agissant là d'une sélection artificielle, il devenait intéressant de récupérer dans « la selva », la forêt des tropiques, principalement l'Amazonie, des plantes naturelles pour les évaluer. Je pense que Guillermo a sélectionné lui-même ces plantes. Il a tout consigné sur un diagramme, comme le lui a demandé le Che, afin de lui présenter les choses de façon claire et simplifiée. Le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'Inde. En rappelant que le Brésil et la France possèdent en commun 730 km de frontière au nord de l'Amazonie, entre l'État d'Amapa et la Guyane. Frontière poreuse, rendue sensible par le trafic des orpailleurs brésiliens.

LE DÉBUT D'UNE AUTRE HISTOIRE

Ce pays-continent qu'est le « Brasil », où je me suis rendu une cinquantaine de fois depuis 1971, année de ma première expérience amazonienne, prend sa vitesse de croisière. Toujours avec la boulimique gourmandise des dirigeants de ses États. Le Brésil a accompli son énorme bond en avant en réussissant, le temps aidant, à se libérer de la main-mise, plus ou moins visible, des États-Unis.

Les vieux clichés sont dépassés : le Brésil avance, depuis longtemps déjà, beaucoup plus en travaillant qu'en dansant la samba. Le pays se prépare à deux événements sportifs, la Coupe du Monde de football en 2014 et les Jeux olympiques de 2016, pour bien montrer au monde combien il a grandi. Même s'il reste de quoi faire dans les favelas, là où les narcotrafiquants ne lâchent pas prise, et à régler le dérangeant problème des « Sem-Terras », cette population plus qu'à la rue, nulle part, qui devra être insérée décemment.

Les Jeux olympiques de 2016 se réaliseront dans la foulée de ceux de Londres 2012, en se servant de l'exemple des Jeux de Pékin 2008 où les Chinois ont saisi l'occasion pour faire, lors de la cérémonie d'ouverture, une démonstration de leur puissance. Une ouverture sur la planète pour lui dire, en toute fierté : « *Nous sommes prêts à relever tous les défis* ». 2016 où le rugby, sport cher au Che, fera son retour (après les Jeux de

Paris en 1924). À la différence qu'on y jouera à 7 et non à 15, c'est moins cher ! Mais, restons sur le Che dont la visite à Brasília d'août 1961 marquera, pour le Brésil, on le verra, le début d'une tout autre histoire...

*

En mai 1959, le Che divorce d'Hilda Guevera (elle se remariera avec un peintre cubain) pour épouser Aleida March, le 2 juin, lors d'une cérémonie très simple à la forteresse de la Cabaña ; avec le couple Vilma Espin et Raúl Castro pour témoins. Alberto Castellanos, de l'escorte du Che, invite les jeunes mariés à festoyer chez lui de quelques bouteilles de « ron », là où Camilo Cienfuegos les rejoindra.

Dix jours plus tard, « el Commandante » s'envole pour le Moyen-Orient et l'Asie dans le but d'établir des relations commerciales et, aussi, de ramener des armes. Avant son départ, Fidel insiste : « Amène ta femme, ça vous fera une lune de miel... » Refus catégorique du « Commandante » qui ne veut pas devenir un mauvais exemple vis-à-vis du peuple cubain dont il fait désormais partie, depuis qu'il a accepté la nationalité cubaine offerte par Fidel.

Celia reçoit de chez Gamal Abdel Nasser, en Égypte, une carte qui éclaire le devenir de son cher fils : « Quelque chose s'est réellement développé en moi : le sentiment d'accorder plus aux autres, plus que de me préoccuper de moi. Je suis le même solitaire que j'étais, cherchant mon chemin. Pas pour moi, pour la multitude. Maintenant, je ressens mon devoir historique. »

À la lecture de ces mots, Celia se demande si Ernesto reste vraiment le même solitaire ou si, plutôt, il est un homme seul, acceptant un travail de titan qu'il aurait dû et pu accomplir avec d'autres, beaucoup d'autres...

Le 1^{er} mai 1960, le Che, son Ernesto, libère place de « la Revolución », devant un demi-million de personnes, un discours si impressionnant que Celia ne parvient pas à refréner quelques larmes. Elle comprend là, en écoutant les mots clairs et forts de son fils, combien il est pleinement nécessaire au « Cheminement de la Revolución ». Le 25 mai le Che refuse de se rendre à Buenos Aires pour assister à la célébration du 150^e anniversaire de la révolution de 1810 où les bourgeois ont chassé le vice-roi d'Espagne. Par contre, un groupe de « Barbudos » défilent sur l'interminable avenue « del Libertador ». Sous le regard réjoui d'Alexis Kossyguine, chef de la délégation soviétique, présent aux côtés du président argentin Arturo Frondizi.

Le Che a choisi de participer, accompagné de sa mère, à un tournoi de pêche hauturière, à La Havane, avec Ernest Hemingway. Elle en profitera pour lui soutirer des fragments d'histoires sur la guerre d'Espagne quand il était journaliste, avant qu'il n'écrive Pour qui sonne le glas.

QUAND CELIA, LA MÈRE, S'EN MÊLE...

Le 24 juillet de cette année 1960, soit huit ans après, presque jour pour jour (Fuser et Mial s'étaient quittés à Caracas le 26 juillet 1952), Manresa, l'intransigent secrétaire du Che, est confronté à un monsieur bas sur pattes qui se contente de lui dire : « Annoncez qu'« el Petiso » est là... » Les deux Argentins discuteront toute la nuit, ils ont tant de choses à se raconter. Quant Delia, la femme vénézuélienne qu'Alberto a ramenée de Caracas, laisse tomber sa bague, Ernesto la ramasse et constate en souriant : « de plate sin p », autrement dit en fer blanc, pas en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1962, propose d'attaquer Cuba en s'appuyant sur la doctrine Monroe (proclamée par ce président américain en 1823) qui dénie aux pays européens le droit de s'immiscer dans les affaires politiques d'un pays de la zone d'influence américaine, donc l'Amérique latine, donc Cuba.

Le repérage par un avion-renifleur américain des fusées dardées vers le continent (un total de 42), déclenche un terrible ping-pong de la mort, avec, du 22 au 28 octobre 1962, des échanges par câbles entre les deux K, Kennedy et Khrouchtchev, pour tenter d'en sortir. La raison finit par l'emporter et la Pachamama s'évite une guerre nucléaire !

En 1963, année où le sous-sol cubain se truffe d'abris atomiques, le Che s'affaire sur le rendement du sol, à savoir la canne à sucre, manne du pays. Il confiera au journaliste français Jean Daniel : « *Nos difficultés sont principalement le fruit de nos erreurs et l'erreur qui nous a causé le plus de mal est la sous-exploitation de la canne à sucre.* » Récurrent problème, toujours d'actualité.

Le 18 mai 1963, à La Havane, le Che s'accorde une coupure sous forme de récréation, il assiste à un match de foot entre une sélection locale et le réputé club Carioca de Madureira. Ce qui lui rappelle ses envolées en tant que gardien de but, du temps du Machu Picchu ou dans la forêt amazonienne, avec son phénomène de frangin aux jambes arquées, « el Petiso »...

DANS UNE BODEGA DE BUENOS AIRES...

Le 22 novembre 1963, la nouvelle de la mort de Kennedy frappe le monde entier. Dès qu'elle peut retourner dans son pays, Celia vit dans une discrétion quasi totale pour ne pas

mettre les siens en danger. Hospitalisée pour un problème sérieux aux poumons, elle ne tardera pas à réintégrer l'austère petite maison de sa fille Celita, avec, sur le mur, face au lit où elle passe l'essentiel d'un temps compté, une photo d'Ernesto souriant. Dans le camp Guevara on commence à raconter ce que fut le couple Ernesto Padre et Celia, deux caractères s'il en est... Ce qui déclenche chez Roberto ce mot plein de tendresse : « *el viejo era un jodedor* », le vieux était « un bon vivant » ! Celia ne manquant pas d'ajouter à son sujet : « *Il lui suffisait de lire la quatrième de couverture d'un livre pour donner une conférence sur le thème. Il n'en demeure pas moins que c'était un homme fiable, l'homme de ma vie...* »

Dans son livre *Celia, la madre del Che* (éditions Debolsillo, Buenos Aires), la mère d'Ernesto revient sur l'année 1963 : « Ce fut une année compliquée à la fin de laquelle la présence d'un foyer de guérilla a été découvert en Bolivie. Pendant que la gauche argentine débattait sur l'opportunité, ou de prendre exemple sur la Sierra Maestra cubaine pour installer quelque part dans la montagne une base qui préparerait la Revolución, ou d'insister sur les conflits urbains. La polémique prit une tout autre tournure quand le journal peroniste *Compagnero* publia une lettre du Commandant Secundo, autrement dit Masetti (le "Primeiro" étant le Che), qui annonçait que "el Ejercito guerrillero popular" se déclarait et se levait "en armas contra el fraude electoral".

Quand le camp des rebelles se déplace, un courrier de Masetti est intercepté, ce qui déclenche les forces policières. Elles ne tardent pas à capturer un groupe de survivants dont les prisonniers seront torturés à mort. Masetti s'échappe par la jungle del Yuto, d'une densité incroyable avec un plafond d'arbres si hauts qu'il cache le ciel à jamais. Cette jungle le garde en elle !

C'est à Paris que le Che apprend le fracas de la tentative de Masetti. À son retour à Cuba, il dira, bouleversé, à Granado : « Mial, tu me vois derrière ce bureau de merde alors que des gens à nous meurent dans des missions que j'ai provoquées... »

À Buenos Aires, Celia, remise sur pied, qui pleure la disparition de l'ami de son fils, redoublera d'activité dans les groupes de solidarité pro-cubains. Durant l'année 1964, le Che voyagera beaucoup. Le 14 mars, il est à Genève pour participer à la première conférence des Nations unies pour le Commerce et le Développement. Il retrouve là sa pugnacité légendaire, en utilisant des mots aussi pointus que décapants à l'encontre du Grand Ennemi. Le 25 mars, il répond au délégué du Nicaragua qui s'est moqué de son accent argentin : « Je suis né en Argentine ; ce n'est un secret pour personne, je suis cubain, et aussi argentin, et si les très illustres régions d'Amérique latine ne s'en offusquent pas, je me sens aussi patriote de n'importe quel pays d'Amérique latine que le plus patriote de ce pays. Je suis prêt, si les circonstances se présentent, à donner ma vie pour la libération d'un pays d'Amérique latine, sans exploiter personne. »

... Sur le chemin du retour, le Che en profite pour se poser à Paris avant de visiter son ami Ahmed Ben Bella à Alger. Pour passer inaperçu, « el Commandante » délaisse son habituelle tenue vert olive et porte des vêtements civils. Ce qui n'empêche pas qu'il soit reconnu par des étudiants dans la librairie Présence africaine, rue des écoles, non loin de la Sorbonne. Le tumulte qu'il déclenche est tel qu'un taxi est nécessaire pour l'arracher à ses admirateurs. Il déjeunera avec François Bettelheim au premier étage d'une pizzeria du boulevard Saint-Michel, quasi au niveau de la Closerie des Lilas chère à Hemingway.

Les deux hommes se réjouissent que l'éditeur François

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'appelaient : Apolio de Carvalho qui a fait partie de la Résistance en France, sa femme Renée vit toujours dans le quartier de Leblon, ici à Rio. Bien sûr, Carlos Marighella, le chef de guerre (dit Nenres) proche du Che. Mario Alves, dit Vila. La tête pensante était Joaquim Câmara Ferreira, connu comme Toledo. Il était le stratège et Marighella son bras armé. Toledo était en contact avec le Cubain Piñeiro, dit "Barba Roja" qui s'est occupé de la logistique permettant au Che de pénétrer en Bolivie. »

Quatre Brésiliens ont participé à la mission secrète de l'entrée « del Commandante » en Bolivie : l'architecte Farid Helou qui articula l'affaire, Castro de Nobrega plus Carlos Marighella et Joaquim Câmara Ferreira qui, le 2 novembre 1966, l'accompagnèrent, en avion, de São Paulo à Corumba. Ville du Mato Grosso proche de la frontière bolivienne où deux Cubains avec des faux papiers, José Mario Tamayo dit Papi et Renan Monteiro dit Ivan (qui a préparé la logistique en Bolivie), l'attendent pour rallier La Paz avec lui, le lendemain, pour un ultime parcours en avion.

La Bolivie où un Français, Régis Debray, intellectuel de gauche, se met au service de la guérilla en Amérique latine, ce qui l'amène à préparer le terrain pour le Che...

RÉGIS DEBRAY ÉCLAIRE

Le Français Régis Debray a tenu un rôle important dans l'aventure du Che en Bolivie. C'est à lui que Fidel a confié la mission de réunir des renseignements qui permettront de choisir le lieu où le Che établira sa base pour préparer la guérilla et, par extension, « los focos » (les foyers), censés enflammer toute

l'Amérique latine. Nous le retrouvons à la station de métro Odéon, à Saint-Germain-des-Prés, au pied de la statue de Danton, précisément son nom dans la clandestinité. Journaliste, écrivain, professeur de philosophie, membre de l'académie Goncourt, auteur (parmi beaucoup d'autres ouvrages) de *Jeunesse du Sacré* où il démystifie le sacré, insistant sur le fait que « la pulsion de vie n'a pas de date de péremption », notre interlocuteur donne des précisions qui éclairent certains points d'interrogation. Notamment celui-ci :

« Pourquoi le Ñancahuasu, zone perdue à l'ouest de la Bolivie comme base secrète au lieu de l'Amazonie, à l'est comme le proposait les Brésiliens ?... »

« On touche là le point crucial qui s'est avéré dramatique pour le Che et la lutte armée. Peu avant le départ du Che, Fidel m'a demandé d'aller en Bolivie, pas au Brésil, pour repérer une zone d'implantation optimale pour une guérilla en formation. Je m'étais préparé en étudiant la topographie de la Sierra Maestra et de l'Escambray en compagnie d'anciens guérilleros cubains qui y avaient combattu. »

Danton rentre dans les détails :

« J'ai donc exploré et étudié ces deux régions écartées : le Chapare au nord de Cochabamba et l'Alto Beni au nord de La Paz. Zone tropicale, le Haut-Beni est à la jonction des Andes et du bassin amazonien. Le Chapare est moins loin. Il s'agissait de cartographier, de repérer les installations militaires et les types de population. Ma couverture était un travail de sociologue en milieu rural, avec de faux mandats pour l'attester. Je prenais ainsi des photos des sites, des casernes, des ponts et effectuais des relevés de tout ce qui pouvait faciliter l'ancrage d'un foyer guérillero. Jusqu'à repérer et parcourir, dans l'Alto Beni, l'intérieur d'une mine d'or, exploitée par les Américains, qui produisait peu mais aurait pu

donner beau-coup plus. En pensant que si cette région était choisie, cette mine pourrait-être utile...

« J'avais récupéré des cartes d'état-major, des listes d'armements dans les garnisons, etc., et présenté deux rapports, un sur chaque région, à Manuel Piñeiro, dit "Barba Roja" (l'homme de confiance de Fidel, le chef des services secrets, mort d'une crise cardiaque dans son sommeil en 1998).

« Ce travail descriptif fut l'un des plus sérieux que j'ai réalisés, il m'a passionné. À vrai dire, j'aimerais bien les revoir, ces documents quand les archives s'ouvriront... J'ai fait connaissance avec d'anciens ouvriers des mines d'étain, des gens très bien, des aristocrates du monde ouvrier, dont je connaissais déjà certains (ayant déjà passé quelques mois en Bolivie, deux ans plus tôt). Il existait une amicale d'anciens mineurs qui était prête, me semble-t-il, à aider.

« Ma conclusion était que l'Alto Beni était un terrain favorable. Avec des colons politisés, et pas trop loin de la capitale. J'en ai bien sûr parlé avec Fidel à mon retour et figolé ensuite, à La Havane, un dossier relativement complet sur ces deux zones. On peut imaginer ma surprise quand j'ai appris que le Che se posait au Ñancahuasu, une option totalement inattendue !... »

Debray prend un second café et précise :

« J'ai appris par Papi, l'adjoint du Che (José-María Martínez Tamayo, mort dans la guérilla bolivienne), que le départ pour la Bolivie a été précipité et qu'il n'a pas eu le temps de prendre connaissance de mes rapports. Ainsi, au lieu d'avoir des paysans dans la zone sur lesquels il aurait pu s'appuyer, comme ce fut le cas dans la Sierra Maestra, il s'est, probablement dit "on verra bien sur le terrain..." Une erreur d'appréciation qui s'est avérée lourde de conséquence. Je crois que le Che n'a pas accordé à la géographie l'importance

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les remerciements

Frédéric Beurq, Maïténa Biraben, Bleue (artiste peintre), Gilles Bœuf, les docteurs Bernard Caseris et Philippe Miserez, Jorge Colaço, Roselyne Coutant, Panxica Dufau Iribarren, Marc Ferroud (sculpteur), Roger Houssière, Virginia Fuentes, Jean-Pierre Gontier, Anne Lamouche, Patrick Mahé, Pascale et Appasamy Murugaiyan, Jean-Pierre Page, Jean Prevost, Priscilla Telmon, Patrick Tenez, Ercilio Vento, Leila Zas-Friz.

Table des matières

PRÉFACE

L'ÉTOILE JACQUARD

CHAPITRE PREMIER

DANS LA LUMIÈRE DU CHE

Chez Lulette

Avec le père du Che

Documentaire avec Pierre Richard

Infirmier dans la marine marchande

L'humour du Che

Dans l'étau entre la CIA et le KGB

Correspondance entre Perón et Mao

Drôle d'oiseau, le monsieur !

Les preuves qui le disculpent

Aleida, l'épouse Cubaine

L'artiste Ernesto Guevara

Avec le Leica de Roger Pic

CHAPITRE II

MÉDECIN DE CAMPAGNES

Au pays du maté

L'asthme, son premier ennemi

Une mère de culture française

Yolanda, la jolie lépreuse

En route sur la Norton 500

Dans l'émotion de San Pablo

Back home via Miami !

« Ni Christ, ni philanthrope ! »

Médecin à bord du Granma
Les plantes sacrées de la Sierra
Dans les bordels africains
« Je l'ai connue bibliquement !... »

CHAPITRE III

LES JARDINIERS DU CHE

La ferme agro-médicinale
Cid junior, l'homme clé
« J'ai instruit les 162 guérilleros... »
Les Chinois à la rescousse
Le temps de « la Moringa »...
Cora, la centenaire au regard bleu
Prado soigne par les plantes
Il fait chanter la terre en sol majeur
Les cinq gardiens du trésor
Un frère du Che à Saclay
Une nouvelle ère pour « la Finca »
Le moringa à Paris

CHAPITRE IV

AU BRÉSIL, SOUS LE SIGNE DU CHE

Le début d'une autre histoire
Quand Celia, la mère, s'en mêle...
Comme la Reine d'Angleterre...
Il a gratté l'allumette...
Celia est mise en prison !
Dans une bodega de buenos aires...
L'avion détourné sur Cuba !
Les manigances de l'oncle Sam
Quatre Brésiliens dans le secret
Régis debray éclaire

Pendant ce temps, les Kayapos crèvent !
Lampião, le Robin des Bois du Sertão
« Sem-Terras », avec le Christ et le Che
Le rebelle qui a parlé des fleurs

CHRONOLOGIE

LES REMERCIEMENTS